

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU NIVERNAIS

TOME XCIII

2024



MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU NIVERNAIS

TOME XCIII

2024



Société académique du Nivernais
4 rue de Sabatier
58000 NEVERS

Adresse électronique : societeacad58@yahoo.fr

Site internet : <https://societe-academique-du-nivernais.fr>

Association reconnue d'utilité publique par décret du 21 août 1911

Nouveau regard sur Saint-Étienne de Nevers

par

Éliane VERGNOLLE¹

L'église Saint-Étienne de Nevers a été l'objet en 1967 d'une étude de Francis Salet qui reste fondamentale². Néanmoins, l'évolution de la recherche conduit aujourd'hui à porter un nouveau regard sur l'édifice et à réévaluer sa place dans l'histoire de l'architecture romane.

L'histoire de la construction

La fondation de Saint-Étienne remonte probablement à une période assez ancienne mais son histoire reste obscure jusqu'au XI^e siècle. Il existait alors un oratoire en ruines, sans doute d'époque mérovingienne si l'on en juge par les découvertes archéologiques de 1974³.

Après une première tentative de l'évêque Hugues II de Champallement (†1055) pour établir en ce lieu un collège de chanoines, son successeur Mauguin et le comte Guillaume 1^{er} confièrent l'établissement à l'abbaye de Cluny en 1068. C'est alors seulement que la construction de l'église actuelle fut entreprise. Les travaux furent menés avec rapidité, grâce au soutien du comte Guillaume (†1100) et de l'évêque Hugues III, neveu d'Hugues de Champallement (†1094), qui avait été chanoine de la cathédrale avant de devenir moine à Saint-Étienne, puis évêque. L'un et l'autre choisirent l'église Saint-Étienne comme lieu de sépulture. La construction devait être plus ou moins achevée en 1090 et la dédicace eut lieu en 1097, à la faveur d'un séjour de l'évêque Yves de Chartres à Nevers.

-
1. Professeur honoraire d'Histoire de l'Art médiéval, université de Besançon. Cet article fait suite à la visite de la Société française d'archéologie à Nevers les 25 et 26 mars 2023.
 2. Francis Salet, « Saint-Étienne de Nevers », dans *Congrès archéologique de France. Nivernais*, 1967, p. 162-164. Voir également Jean Dupont, *Nivernais-Bourbonnais roman*, La Pierre-qui-Vire, 1976, p. 43-66 et Marie-Thérèse Zenner, « Saint-Étienne de Nevers, un ancien prieuré de Cluny dans le Nivernais », dans *Camosine. Les annales des Pays nivernais*, 1995, n° spécial, notamment pour l'examen des textes.

Le chevet

Le déambulatoire ceint de trois chapelles rayonnantes de Saint-Étienne reprend un type de chevet qui, au cours du second quart du XI^e siècle, avait connu une certaine fortune en Francie occidentale⁴, notamment pour des fondations aristocratiques à vocation funéraire : l'abbatiale de Beaulieu-lès-Loches (Indre-et-Loire), construite par le comte d'Anjou Foulque Nerra (†1040) pour abriter sa sépulture⁵ ; Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loire), nécropole familiale fondée en 1033⁶ par Geoffroy, vicomte de Châteaudun ; Landévennec (Finistère), sanctuaire ancestral des comtes de Cornouaille réédifié par Alain Canhiard à partir de la fin des années 1020⁷ ; vers la même date, la collégiale castrale de Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher)⁸, érigée à l'initiative de Geoffroy de Vierzon ; celle de Vignory (Haute-Marne)⁹, fondée en 1032 par Guy, premier sire du nom.

Le chevet de Nevers apparaît cependant comme une version modernisée de ces modèles, tant en plan qu'en élévation. Son sanctuaire, peu profond, est délimité par une file de six colonnes plus ou moins espacées selon leur emplacement (fig. 1). Afin d'éviter que les chapelles orientées du transept ne soient trop proches des premières chapelles rayonnantes, l'architecte s'affranchit du tracé géométral traditionnel en adoptant pour la première travée un plan trapézoïdal et en déportant sensiblement vers l'axe les colonnes engagées de l'enveloppe. De ce fait, celles-ci se trouvent décalées par rapport à celles de l'hémicycle mais l'absence de doubleaux rend la distorsion imperceptible au regard. Ce souci de fluidité spatiale se retrouve dans le traitement des arcades de l'hémicycle dont l'arc de tête se fonde dans le voûtain contigu (fig. 2). À l'extérieur, les chapelles, toutes de même dimension et traitées de manière identique quel que soit leur emplacement, forment une couronne régulière (fig. 3)¹⁰.

3. May Vieillard-Troïekouff, « Trois sarcophages mérovingiens découverts à Saint-Étienne de Nevers en janvier 1974 », dans *Bulletin monumental*, t. 138-2, 1980, p. 221-227.

4. Le terme de *Francia occidentalis*, encore employé par les auteurs du XI^e siècle pour désigner le royaume des Francs, s'est désormais imposé dans les travaux historiques (traduit en « Francie occidentale » pour éviter toute confusion avec la France actuelle).

5. Marie-Thérèse Camus, « L'abbatiale de Beaulieu-lès-Loches. Nouvelles propositions », dans *Congrès archéologique de France. Touraine*, 1997, p. 13-29. Une consécration eut lieu en 1052.

6. Éliane Vergnolle, « L'église Saint-Denis. Un chef d'œuvre roman méconnu », dans *Nogent-le-Rotrou roman et gothique*, Paris, 2022, p. 87-167.

7. Annie Bardel, Ronan Pérennec et Éliane Vergnolle, « L'abbatiale romane de Landévennec (Finistère). L'ambition d'un prince », dans *Bulletin monumental*, t. 181-1, 2023, p. 3-48.

8. Deborah Kahn, « Le chevet de Saint-Eusice à Selles-sur-Cher. Architecture et programme sculpté », dans *Bulletin monumental*, t. 178-1, 2020, p. 83-94 ; *id.*, *The Politics of Sanctity. Figurative sculpture at Selles-sur-Cher*, Londres-Turnhout, 2020.

9. Philippe Dautrey, « Saint-Étienne de Vignory », dans *Champagne romane*, La Pierre-qui-Vire, p. 299-348.

10. La chapelle orientée du bras sud et la chapelle rayonnante voisine ont été reconstruites entre 1846 et 1851 sur le modèle des autres.

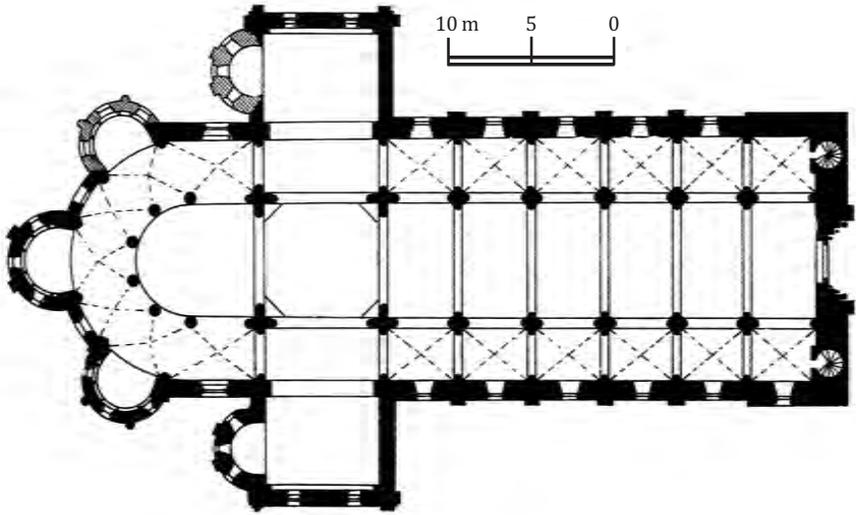


Fig. 1 : Saint-Étienne de Nevers, plan
Éliane Vergnolle et David Leboulanger



Fig. 2 : Saint-Étienne de Nevers, déambulatoire, vue intérieure
Cliché Pierre-Louis Laget



Fig. 3 : Saint-Étienne de Nevers, chevet, vue extérieure
Cliché Pierre-Louis Laget



Fig. 4 : Saint-Étienne de Nevers, sanctuaire, vue intérieure
Cliché Pierre-Louis Laget

La conception de l'espace intérieur n'est pas moins subtile (fig. 4). Là encore, l'architecte a adapté le dessin de l'élévation aux dimensions relativement modestes du sanctuaire (7 m environ de largeur pour une hauteur de 13,50 m seulement). Les colonnes monolithes de l'hémicycle, faites au tour et relativement minces (52 cm de diamètre), supportent des arcades très surhaussées, du moins dans la partie centrale, seule visible pour un spectateur placé dans l'axe. Au-dessus règne une petite arcature aveugle retombant alternativement sur des pilastres et des colonnettes. Elle est surmontée de cinq fenêtres, encadrées de colonnettes, dont l'archivolte empiète quelque peu sur le départ de la voûte en cul de four.

Cette élévation à trois niveaux était tout sauf banale à l'époque de la construction de Saint-Étienne de Nevers. Du point de vue de l'iconographie de l'architecture, l'arcature médiane rappelait en effet les baies de la tribune qui, dans un certain nombre de chevets à déambulatoire du début du XI^e siècle (Saint-Martin de Tours, Saint-Martial de Limoges, Beaulieu-lès-Loches, Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, Le Mont-Saint-Michel, Landévennec) renvoyaient allégoriquement à l'image du Saint-Sépulcre (l'Anastasis)¹¹. Les similitudes architecturales entre ces chevets romans et la rotonde de Jérusalem sont frappantes : cette dernière comportait un couloir de circulation annulaire sur lequel ouvraient trois exèdres abritant des autels, surmonté d'une tribune ouvrant sur l'espace central où se trouvait le tombeau du Christ (fig. 5)¹². À l'approche du millénaire de la Passion du Christ, l'image du Saint-Sépulcre était omniprésente en Occident. On peut citer l'exemple de l'abbatiale de Beaulieu-lès-Loches, qui fut dédiée au Saint-Sépulcre après l'arrivée de reliques du tombeau du Christ rapportées de Jérusalem par Foulque Nerra. Ces reliques étaient placées dans un reliquaire en forme de Saint-Sépulcre (?), placé sur l'autel majeur et certaines lectures de l'office du Saint-Sépulcre qui se déroulaient sur cet autel décrivaient l'église de Jérusalem d'après la description de Bède¹³. Cette fascination pour le tombeau du Christ ressort également d'un dessin d'architecture des années 1030-1040, récemment découvert, qui représente le plan d'une église comportant un déambulatoire ceint de trois chapelles semi-circulaires et dont la nef, exceptionnellement large, au lieu d'être encadrée de bas-côtés, est entourée par des files de colonnes évoquant les portiques de l'atrium précédant l'Anastasis (fig. 6)¹⁴. Certes, les chevets du début du XI^e siècle n'étaient pas des copies du Saint-Sépulcre au sens moderne du terme mais, comme c'était souvent le cas au Moyen Âge, ils en reprenaient certains aspects significatifs, la citation d'un élément suffisant à évoquer le tout¹⁵.

À Nevers, la vocation funéraire du chevet s'exprime également par la présence, à l'extérieur, d'une arcature couronnant l'abside. Cette formule, empruntée à des mausolées de l'Antiquité tardive (par exemple celui de Théodoric à

-
11. Éliane Vergnolle, « Les tribunes de chevet dans l'architecture du début du XI^e siècle », dans *Bulletin monumental*, t. 178-1, 2020, p. 103-119.
 12. Sur la restitution des états successifs du Saint-Sépulcre, voir Denys Pringle, *The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem. A corpus*, III, *The City of Jerusalem*, Cambridge (Mass.), 2007, p. 6-71. Sur son image dans l'Occident médiéval, voir Élisabeth Ruchaud, *Les représentations du Saint-Sépulcre*, Düsseldorf, 2017.
 13. Renata Barral, « Un Saint-Sépulcre à Beaulieu-lès-Loches », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 61, 2018, p. 217-228.
 14. Ce dessin, disparu lors de l'incendie de la bibliothèque municipale de Chartres en 1944, est connu par un calque réalisé sur l'original au début du XX^e siècle (Éliane Vergnolle, « À propos de trois plans d'églises conservés dans un manuscrit chartrain [ms. 98] : réflexions sur le dessin d'architecture à l'époque romane », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1^{er} trimestre 2023, à paraître).
 15. É. Ruchaud, *Les représentations... op. cit.*, p. 170-184.

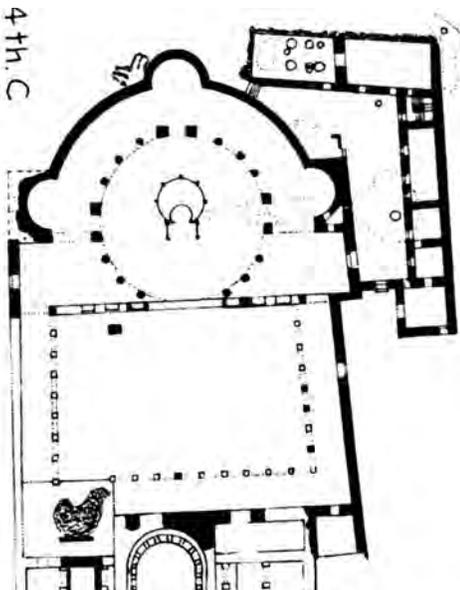


Fig. 5 : Jérusalem, Saint-Sépulchre, plan au début du XI^e siècle
Denys Pringle

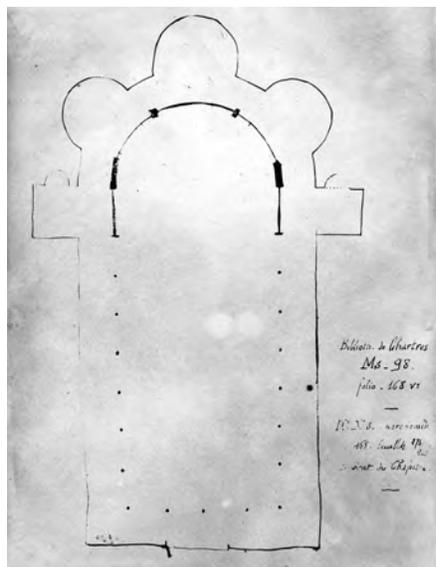


Fig. 6 : Plan d'une église à déambulatoire et chapelles rayonnantes, 2^e quart du XI^e siècle, calque
Cliché L'Apostrophe-Médiathèque de Chartres, ms. 98, fol. 168v

Ravenne), n'était pas nouvelle en France occidentale. Dans le Berry, l'une de ses premières occurrences se rencontre vers le milieu du XI^e siècle à la rotonde de Neuvy-Saint-Sépulchre, « copie » explicite de l'Anastasis¹⁶. Dans la génération de Saint-Étienne de Nevers, on peut citer l'exemple du chevet de Saint-Martin de Plaimpied qui abritait la sépulture de son fondateur, l'archevêque de Bourges Richard II (†1092).

Le transept

Les façades des bras du transept sont décorées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur par des arcatures aveugles associant des arcs en plein cintre et des arcs en mitre, selon une formule caractéristique de l'architecture mérovingienne (fig. 7 et 8). Cette citation était-elle empruntée à l'église qui subsistait encore lors de la mise en chantier de l'abbatiale romane ? C'est possible mais l'exemple du transept de Saint-Léger d'Ébreuil (Allier) montre que cet historicisme avait des précédents régionaux¹⁷. Quoi qu'il en soit de leur origine, ces arcatures, associées à des rangées de fenêtres sont intégrées à des compositions monumentales, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Selon une tradition également héritée du haut Moyen Âge mais encore très vivace au début de l'architecture romane, le pignon est ajouré par un oculus.

16. *Ibid.*, p. 370-376.

17. Peter Kurmann et Éliane Vergnolle, « Ébreuil. L'ancienne église abbatiale Saint-Léger », dans *Congrès archéologique de France. Bourbonnais*, 1988, p. 169-202.



Fig. 7 : Saint-Étienne de Nevers, transept, bras nord, vue extérieure
Cliché de l'auteur

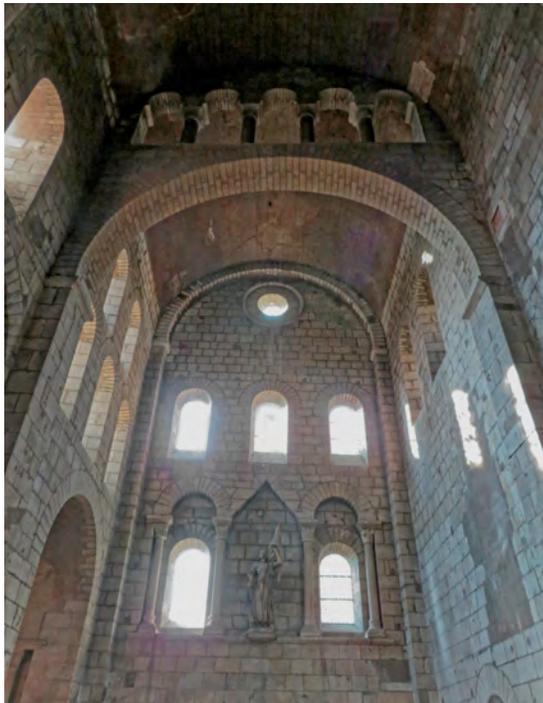


Fig. 8 : Saint-Étienne de Nevers, transept, bras sud, vue intérieure
Cliché de l'auteur

Bien que les bras du transept de Saint-Étienne soient voûtés, leur esthétique reste fidèle à celles des grands monuments charpentés de la génération précédente, au premier rang desquels la cathédrale de Nevers, mise en chantier par l'évêque Hugues de Champallement avant 1029 et probablement achevée lors de sa dédicace, 1058¹⁸. Comme dans le transept occidental de la cathédrale – seule partie de celle-ci qui nous soit parvenue – les murs sont dépourvus de toute articulation et leurs parois offrent de larges surfaces nues, animées seulement par la présence de nombreuses fenêtres : deux du côté occidental mais pas moins de cinq, réparties en deux rangées, au-dessus des absidioles orientées. À l'exemple encore du transept de la cathédrale, toutes ces baies sont amples, peu ébrasées et ouvertes à angle vif dans le mur. Enfin, l'espace intérieur est partagé par un grand arc diaphragme ajouré d'une arcature, selon une formule empruntée aux croisées du transept charpentées mais qui, transposée ici à un autre emplacement, gagne en ampleur et génère de spectaculaires effets lumineux (fig. 9).

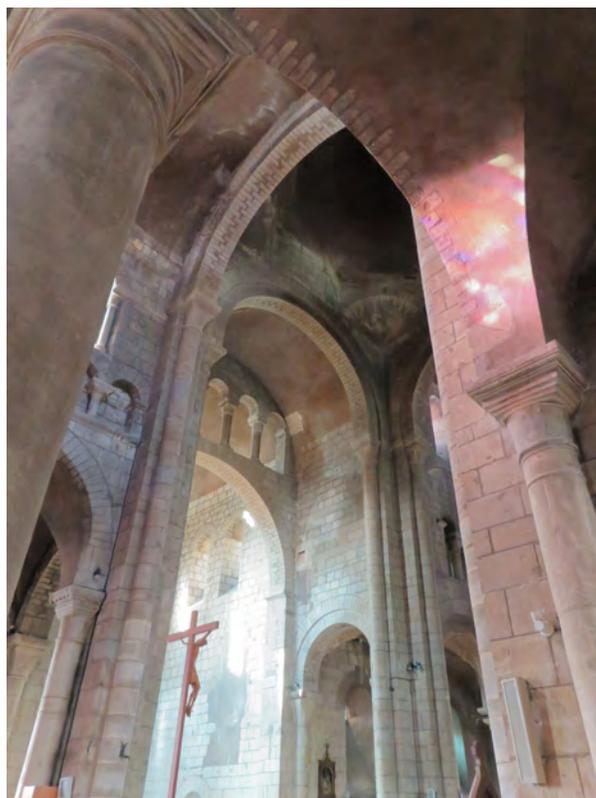


Fig. 9 : Saint-Étienne de Nevers, croisée du transept, vue intérieure
Cliché de l'auteur

18. Christian Sapin, « La cathédrale romane (XI^e siècle) », dans *La cathédrale de Nevers du baptistère paléochrétien au chevet roman (VI^e-XI^e siècle)*, Christian Sapin (dir.), Paris, 1995, p. 59-93.

La coupole sur trompes qui couvre la croisée s'inscrit pour sa part dans une longue lignée d'expériences menées en Bourgogne depuis le début du XI^e siècle¹⁹, mais son diamètre (environ 7 m) tranche avec celui, plus réduit, des exemples plus anciens (4,50 m à 5 m). Cette ampleur accrue ne s'accompagne cependant pas d'un renforcement des supports de la croisée. Au contraire, ceux-ci sont d'une sveltesse d'autant plus remarquable que, outre le poids de la coupole, ils devaient supporter celui de la tour qui surmontait celle-ci²⁰. En contrepartie, l'architecte a renoncé aux fenêtres – souvenir des tours-lanternes charpentées – qui, dans les coupoles des générations précédentes, étaient placées entre les trompes et fragilisaient la structure.

La nef

La nef, couverte d'une voûte en berceau longitudinal, compte six travées barlongues qui, dans les bas-côtés, correspondent à des travées sensiblement carrées et voûtées d'arêtes (fig. 10). Les grandes arcades retombent sur des piles composées d'un noyau carré cantonné de quatre demi-colonnes engagées. À la différence de celle des bras du transept qui offre de larges surfaces murales, l'élévation de la nef est donc rythmée par des colonnes engagées montant de fond. Associées à des contreforts extérieurs, celles-ci raidissent les murs et, coordonnées avec les doubleaux de la voûte, forment une ossature solide. Chaque travée compte trois niveaux rigoureusement superposés : les grandes arcades à double rouleau, les baies jumelles des tribunes et les fenêtres hautes.

La nef de Saint-Étienne de Nevers marque un tournant dans l'histoire de l'architecture romane. Dès les années 1030-1040, certains constructeurs bourguignons s'étaient hasardés à étendre le voûtement à l'ensemble des églises mais, faute d'un contrebutement adapté aux poussées et au poids d'un berceau longitudinal, ils n'avaient tenté l'expérience que sur des vaisseaux dont les dimensions ne dépassaient guère 5 m de largeur et 12 à 14m de hauteur. Au fur et à mesure des essais, une meilleure appréciation des problèmes d'équilibre les avait cependant conduits à repousser les limites du possible. Ainsi, le haut vaisseau de Nevers mesure plus de 7 m de largeur et atteint une hauteur de 18 m – hauteur qui, à quelques exceptions près n'est guère dépassée dans les monuments voûtés de sa génération²¹.

La réflexion sur l'effet des poussées latérales d'un berceau en plein cintre témoigne d'une maturité nouvelle. Afin de contenir celles-ci, l'architecte de l'abbatiale épaissit les murs des bas-côtés et les renforça à l'extérieur par des arcs de décharge tandis qu'il assurait le contrebutement du vaisseau central par des

19. Christian Sapin, « Les origines des tours de croisée. L'exemple de la Bourgogne entre charpente et voûtement », dans *Cerner le passé. Mélanges en l'honneur de Patrick Hoffsummer*, Liège, 2021, p. 49-65.

20. Il ne subsiste de la tour de croisée que le niveau inférieur.

21. Éliane Vergnolle, *L'art roman en France*, Paris, 1994, p. 155-158.

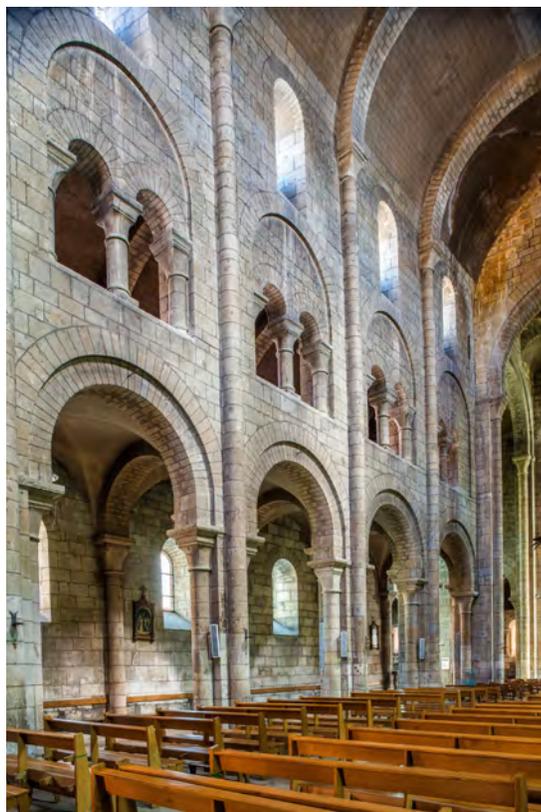


Fig. 10 : Saint-Étienne de Nevers, nef, élévation intérieure, côté nord
Cliché Pierre-Louis Laget

Fig. 11 : Saint-Étienne de Nevers, nef, vue extérieure, côté nord
Cliché de l'auteur



tribunes couvertes d'un demi-berceau mais éclairées par des fenêtres enveloppées par un arc de décharge interne (fig. 11). Confiant dans l'efficacité de ce système, il se risqua à ouvrir une rangée de fenêtres hautes juste sous le départ de la voûte, dans la zone du mur la plus fragile. Ce parti était si audacieux que Francis Salet avait émis l'idée d'un premier projet dépourvu de clair étage, comme à Saint-Sernin de Toulouse²². Même si divers indices montrent que la construction de la nef de Saint-Étienne progressa par tranches horizontales, il n'existe pas cependant d'évidence archéologique d'un tel changement de parti et cette hypothèse doit être abandonnée au vu des recherches des dernières décennies. Celles-ci ont en effet montré que, tout en restant attachés à la présence d'un clair étage, les constructeurs bourguignons du XI^e siècle s'étaient efforcés avec persévérance de transposer dans une nef voûtée l'élévation des grandes nefs charpentées. Plus encore, la poursuite de cet objectif avait été le principal moteur d'une expérimentation qui, à terme, allait permettre concilier éclairage direct et voûtement²³. Ainsi, dès le début des années 1030, le contrebutement d'une voûte en berceau par des voûtes en demi-berceau avait été réalisé avec succès à Saint-Philibert de Tournus, dans les bas-côtés de la chapelle haute de l'avant-nef²⁴. Vers la même date, cette solution fut adoptée à Saint-Martin de Tours et à Saint-Martial de Limoges pour les tribunes du transept et de la nef, avant d'être reprise un peu plus tard à Saint-Sernin de Toulouse puis à Sainte-Foy de Conques – mais, dans ces exemples, les hauts vaisseaux sont dépourvus de clair étage²⁵.

Construire une nef voûtée susceptible de rivaliser par son ampleur et sa luminosité avec celles des édifices charpentés : telle semble avoir été l'ambition de l'architecte de Saint-Étienne. L'élévation à trois niveaux du vaisseau central semble en effet directement inspirée par celle de nefs charpentées qui, à l'instar de celle de Notre-Dame de Jumièges (fig. 12)²⁶, comportent des tribunes – avec

22. F. Salet, « Saint-Étienne de Nevers », *op. cit.*, p. 177-178.

23. Éliane Vergnolle, « Éclairer et/ou voûter ? Problématiques de la lumière dans l'architecture romane : l'exemple de la Bourgogne », dans *Licht(t)raum, Festschrift für Brigitte Kurmann-Schwarz zum 65. Geburtstag*, Katharina Georgi, Barbara von Orelli-Messerli, Eva Schweiwiller et Angela Shiffhauer (dir.), Petersberg, 2016, p. 233-240.

24. Jacques Henriot, « Saint-Philibert de Tournus. L'œuvre du second maître : la galilée et la nef », dans *Bulletin monumental*, t. 150-2, 1992, p. 101-164 (p. 143-149).

25. Éliane Vergnolle, « Saint-Martial de Limoges. L'abbatiale du Sauveur et les "églises de pèlerinage" », dans *Congrès archéologique de France. Haute-Vienne*, 2014, p.115–140. La datation de ces monuments a été considérablement révisée au cours des dernières décennies. Il est désormais bien établi que le chevet de la collégiale Saint-Martin de Tours était achevé en 1014 et que celui de Saint-Martial de Limoges fut érigé entre 1018 et 1028. Toutefois ce n'est que dans un second temps, sans doute dans les années 1030-1040 que, à Tours comme à Limoges, la solution des tribunes de contrebutement fut adoptée. Elle fut reprise à Saint-Sernin de Toulouse dans les années 1050, puis à Sainte-Foy de Conques au début des années 1060.

26. James Morganstern, « Jumièges, église Notre-Dame », dans *Congrès archéologique de France. Rouen et Pays de Caux*, Paris, 2003, p. 79-96. La nef de Jumièges fut construite entre 1050 environ et 1067, date à laquelle les ouvriers avaient quitté le chantier.

cependant quelques différences de proportions : à Nevers, l'étage des tribunes qui jouent un rôle de contrebutement actif, est particulièrement développé tandis que les baies jumelles sont, comme les fenêtres hautes, de dimensions modestes ; à Jumièges, au contraire, les tribunes voûtées d'arêtes comportent des baies triple de grande ampleur et sont surmontées par une partie murale dans laquelle s'ouvrent de grandes fenêtres.

Quel que soit leur rôle structurel, il convient de s'interroger sur l'éventuelle fonction liturgique des tribunes de nef, généralement desservies par des escaliers confortables, bien éclairées et traitées avec autant de soin que les bas-côtés. Les textes ne fournissent hélas que peu de renseignements à ce sujet. Tout au plus la *Chronique* de Saint-Bénigne de Dijon nous apprend-elle que celles de l'abbatiale de l'an mil comportaient des autels²⁷. Il est également possible qu'elles aient eu une valeur d'ordre allégorique en évoquant les portiques surmontés d'une tribune qui, à Jérusalem, entouraient l'atrium précédent l'Anastasis (fig. 6). C'est du moins ce que suggère, au Mont-Saint-Michel et à Nogent-le-Rotrou, l'abandon en



**Fig. 12 : Jumièges (Seine-Maritime),
église Notre-Dame, nef, élévation intérieure,
côté sud**
Cliché Pierre Garrigou Grandchamp



**Fig. 13 : Le Mont-Saint-Michel (Manche),
ancienne abbatale, nef, élévation
intérieure, côté sud**
*Cliché Médiathèque du Patrimoine et
de la Photographie*

27. Carolyn Marino Malone, *Saint-Bénigne de Dijon en l'an mil. Totius Galliae basilicis mirabilior; interprétation politique, liturgique et théologique*, Turnhout, 2009, p. 159.

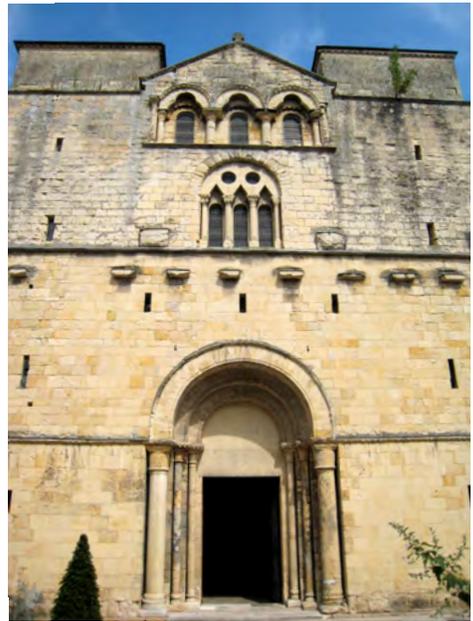
cours de travaux des tribunes au profit d'ouvertures sur combles, impraticables d'un point de vue liturgique et dépourvues de toute fonction structurelle mais qui en conservaient l'image dans l'élévation intérieure (fig. 13)²⁸.

Le massif de façade

Alors que, dans la plupart des monastères clunisiens, l'église était, comme celle de Cluny II, précédée d'une avant-nef – appelée galilée dans les textes – close et plus ou moins développée en longueur, Saint-Étienne de Nevers comporte un massif de façade dérivé de modèles carolingiens comportant une tribune largement ouverte sur la nef (fig. 14 et 15)²⁹. Toutefois, à la différence des exemples plus anciens comme celui de Notre-Dame de Jumièges, les tours qui l'encadrent sont intégrées à la première travée de la nef et la voûte en berceau du vaisseau central se poursuit sans discontinuité jusqu'à la façade. Les tours elles-mêmes ne sont individualisées ni en plan ni en élévation et les escaliers d'accès à la



**Fig. 14 : Saint-Étienne de Nevers,
nef, tribune occidentale**
Cliché de l'auteur



**Fig. 15 : Saint-Étienne de Nevers,
façade occidentale**
Cliché de l'auteur

28. Éliane Vergnolle, « L'abbatiale romane du Mont-Saint-Michel, au cœur de la création architecturale du premier XI^e siècle », dans *1023-2023. Le Mont-Saint-Michel en Normandie et en Europe. Nouvelles découvertes et nouvelles perspectives de recherche*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 31 mai-4 juin 2023, Mathilde Lebatut et Fabien Paquet (dir.), Presses universitaires de Caen, à paraître. *Id.* « Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou », *op. cit.*, p. 149-159.

29. James Morganstern, « Le massif occidental de Notre-Dame de Jumièges. Recherches récentes », dans *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IV^e et le XII^e siècle*, Actes du colloque d'Auxerre, 17-20 juin 1999, Christian Sapin (dir.), Paris, 2002, p. 296-309.

tribune qui les occupaient traditionnellement sont dissimulés dans l'épaisseur du mur occidental, libérant ainsi l'espace intérieur³⁰. Ils prennent discrètement jour par des meurtrières dans une façade parfaitement plate, animée seulement par la superposition du portail d'entrée, d'une ample baie centrale – restaurée au XIX^e siècle – et des trois petites fenêtres surmontées d'arcs trilobés du pignon.

La « tribune béante » qui surmonte la première travée de la nef avait beaucoup intrigué Francis Salet qui avait relevé un certain nombre de détails suggérant un changement de parti en cours de construction. À défaut de résoudre tous les problèmes archéologiques, la comparaison avec d'autres tribunes occidentales, notamment avec celle de Notre-Dame de Jumièges, permet au moins d'expliquer l'une de ces anomalies : les « pilastres » qui surmontent les colonnes engagées de part et d'autre de l'ouverture de la tribune doivent être interprétés comme l'amorce d'une arcature transversale aujourd'hui disparue, qui s'inscrivait dans une tradition d'origine carolingienne.

L'ampleur de cette baie de la tribune occidentale conduit à s'interroger sur la fonction de cette dernière. Pouvait-elle, à l'instar des chapelles hautes des avant-nefs clunisiennes, être dévolue à la célébration perpétuelle de la mémoire des morts³¹ ? On peut en douter car son ouverture sur la nef est a priori peu compatible avec la pratique d'une liturgie exigeant de se dérouler dans un lieu clos de manière à ne pas déranger la prière des moines dans le chœur – c'est d'ailleurs cette nécessité qui, à Cluny, avait justifié la construction de la galilée au début du XI^e siècle. Il est en revanche possible que la tribune, parfaitement visible depuis la nef, ait été utilisée pour la représentation, lors des fêtes de Pâques, du *Quem Quaeritis*, drame liturgique mettant en scène la visite des Saintes Femmes au Tombeau qui connut un succès croissant au XI^e siècle³². On peut enfin se demander, de manière purement théorique, si ce n'était pas depuis cette tribune que le comte assistait à la messe.

Les massifs de façade de tradition carolingienne et les galilées clunisiennes, conçus comme un sas entre le monde extérieur et la terre consacrée, comportaient deux portes – la première donnant accès au porche et la seconde à la nef – généralement traitées comme de simples passages³³. Il en va tout autrement à Nevers où le portail occidental *est* l'entrée de l'église, c'est-à-dire la « porte du ciel »³⁴. Mettant à profit l'épaisseur du mur de façade, l'architecte a créé une

30. Ces escaliers se poursuivaient jusqu'aux clochers, dont il ne subsiste que la souche.

31. Kristina Krüger, « Tournus et la fonction des galilées en Bourgogne », dans *Avant-nefs et espaces d'accueil... op. cit.*, p. 414-423.

32. Sur le *Quem Quaeritis* et la dramatisation de la liturgie pascale, voir É. Ruchaud, *Les représentations... op. cit.*, p. 86-95.

33. Il reste dans la façade les corbeaux soutenant le porche, visible sur la gravure de 1609, qui avait été ajouté à l'époque gothique et qui fut détruit à la fin du XVII^e siècle.

34. Robert Favreau, « Le thème épigraphique de la porte », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, juillet-décembre 1991, p. 267-279.

structure en creux d'une grande puissance plastique : un tympan et un linteau abrités sous trois profondes voussures correspondant à autant de ressauts des ébrasements. L'effet de perspective hiérarchique entre les fortes colonnes qui portent l'arc d'entrée et les colonnettes situées à l'arrière-plan dirige le regard du spectateur vers la porte. Nul décor ne vient brouiller la pureté des lignes architecturales : le tympan, le linteau et les corbeilles des chapiteaux sont lisses et les voussures ne sont ourlées que d'une mince moulure torique. Seule l'archivolte est rehaussée d'un discret jeu d'appareil décoratif inspiré par la construction romaine, suivant une mode qui, depuis le début du XI^e siècle, connaissait un vif succès dans la moyenne vallée de la Loire. L'austérité du traitement ne doit donc pas leurrer : d'un point de vue conceptuel, le portail de Nevers est l'une des créations phares de son temps³⁵.

Un chantier unitaire

L'observation du monument confirme ce que disent les textes : soutenue par des moyens importants, l'édification de l'abbatiale fut menée rapidement à son terme. En témoigne l'unité des techniques de construction, un moyen appareil de pierre de taille employé pour l'ensemble des parements. Les murs mis à nus et les joints repris au fer lors de la restauration du milieu du XIX^e siècle rendent hélas problématique l'étude archéologique. Francis Salet avait tenté de trouver des indices révélateurs de la marche des travaux, mais sa volonté de prouver que ceux-ci n'étaient pas terminés lors de la dédicace de 1097 conduit à regarder ses conclusions avec quelque réserve, même si l'on peut admettre sans difficulté que la construction commença par le chevet.

C'est également l'impression d'unité qui ressort de l'étude du décor architectural. À l'extérieur, partout règnent les mêmes cordons de billettes dessinant un sourcil au-dessus des fenêtres. À l'intérieur, les chapiteaux sculptés sont réservés à quelques emplacements privilégiés : le déambulatoire et les chapelles rayonnantes, les arcatures basses des bras du transept, l'entrée du sanctuaire, la baie de la tribune occidentale. Bien que le remplacement de beaucoup d'entre eux grève l'étude, quelques constantes se dégagent. Le répertoire ornemental, fondé sur des compositions de palmettes d'aspect graphique associées à quelques motifs d'entrelacs, s'inscrit dans la tradition carolingienne des chapiteaux corinthiens qui, au XI^e siècle, fut revivifiée sur divers chantiers bourguignons, notamment à Saint-Philibert de Tournus³⁶. Ce choix d'un type de chapiteau archaïsant contraste avec le renouveau du corinthien, né à la tour-porche de Saint-Benoît-sur-Loire au début des années 1020 qui, tout au long des décennies

35. Éliane Vergnolle, « Le portail roman, un nouveau cadre pour la sculpture », dans *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 2014, p. 49-60.

36. Jacques Henriot, « Saint-Philibert de Tournus. Histoire – Critique d'authenticité – Étude archéologique du chevet (1009-1019), dans *Bulletin monumental*, t. 148-III, 1990, p. 229-315 (p. 289-304).

suivantes s'imposa en Touraine, dans le Berry, le Poitou et en Normandie. Le Nivernais semble, en revanche, avoir été peu réceptif à ce courant antiquisant, même si on en trouve quelques échos à l'abside de la cathédrale, à côté de quelques chapiteaux corinthiens annonçant ceux de Saint-Étienne³⁷.

Tous les autres chapiteaux de l'abbatiale ont des corbeilles lisses dont la forme varie quelque peu d'un emplacement à l'autre. Les chapiteaux de l'hémicycle et du portail occidental, qui présentent la superposition brutale d'une partie circulaire faite au tour et d'un double tailloir très débordant, peuvent être compris comme une évocation de l'ordre toscan – ce qui, en l'état actuel de nos connaissances, semble être un cas unique en son temps. Ceux qui surmontent les demi-colonnes engagées des piles de la nef, épannelés au taillant droit et comportant des faces légèrement articulées sont plus conformes aux usages romans. Au-delà de la probable valeur historiciste des premiers, cette dominante de chapiteaux lisses tenait-elle à une volonté d'austérité particulière de la part du commanditaire ? Traduisait-elle un souci d'économie de temps et de moyens, comme à Saint-Bénigne de Dijon, Jumièges et Nogent-le-Rotrou, où les chapiteaux sculptés furent abandonnés en cours de construction ? Telle ne semble pas avoir été la raison principale à Saint-Étienne où la répartition entre les uns et les autres semble relever du projet d'origine. Il convient enfin de souligner l'absence totale de chapiteaux figurés ou historiés, à un moment où ceux-ci tendaient à se répandre et de se poser la question du rôle possiblement dévolu à la peinture : simple rehaut de l'architecture ou succédané d'un programme sculpté ? Il n'est pas exclu que, lors d'une future restauration, des vestiges de couleur soient découverts mais, pour l'heure, la surface des pierres grattée au XIX^e siècle et recouverte de crasse ne laisse rien deviner.

Le comte Guillaume et son architecte

Il n'est guère douteux que le comte Guillaume, qui louait dans sa charte de 1090 la beauté de l'église qu'il avait fait construire et en précisait même certaines dispositions³⁸, joua un rôle majeur dans l'élaboration du projet architectural, notamment dans l'adoption d'un type du chevet représentatif des fondations aristocratiques de la génération précédente – alors que le plan à chapelles échelonnées, défini au début du XI^e siècle dans la *familia* clunisienne, tendait à s'imposer au sein de celle-ci³⁹. Il en est de même du choix d'un massif de façade de tradition carolingienne plutôt que d'une galilée mieux adaptée aux usages

37. Éliane Vergnolle, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture du XI^e siècle*, Paris, 1985, p. 154-155 ; *id.*, *Saint-Benoît-sur-Loire. L'abbatiale romane*, Paris, 2018, p. 113-120 et 163-177.

38. « [...] *quidem ipsum locum [...] nobilium monasterium cum tribus turribus, satis pulchro venustoque opera, quemadmodum ab intuentibus videri postest, construxi.* » (Auguste Bernard et Alexandre Bruel, *Chartes de l'abbaye de Cluny*, V, 1894, p. 67-74).

39. En dernier lieu : Christian Sapin, « L'abbatiale de Gigny (Jura) et la création architecturale autour de l'an mil dans l'espace bourguignon », dans *Bulletin monumental*, t. 182-1, 2024, p. 1-40.

liturgiques de l'abbaye-mère. À défaut de pouvoir lui prêter un rôle plus large dans la conception du parti architectural, il convient de souligner la cohérence des sources d'inspiration : des monuments de la Francie occidentale dont la construction venait de s'achever ou était en voie d'achèvement dans les années 1060.

L'église Saint-Étienne n'est cependant pas un recueil de morceaux choisis. Les modèles de référence furent en effet fondamentalement réinterprétés par l'architecte chargé de donner corps au projet. Tout le désigne comme un maître d'expérience, familier des grands chantiers de la Francie occidentale sur lesquels il avait sans doute été formé, audacieux et, surtout, doué d'une exceptionnelle capacité de synthèse. Le monument laisse également transparaître un goût pour la lumière caractéristique de son milieu ainsi que des traits plus personnels, comme ce sens de la rigueur voire d'une certaine austérité qui ressortent de l'ensemble de la construction – soit que, comme le comte Guillaume, il ait vécu assez longtemps pour voir l'achèvement des travaux, soit que ses plans aient été suivis à la lettre par son équipe.

Un *unicum*

Bientôt dépassée du point de vue technique et démodée sur le plan stylistique, cette belle réalisation n'eut pas d'avenir. En Bourgogne, l'ouverture en 1088 du chantier de Cluny III allait changer tous les paradigmes avec, notamment, l'abandon pour le couvrement des hauts vaisseaux du traditionnel berceau en plein cintre au profit d'un berceau brisé qui poussait moins au vide et qui, de ce fait, allait faire reculer les limites du possible. Parallèlement, le choix de chapiteaux corinthiens, de pilastres cannelés et de frises décorées de raies d'oves évoquant les fastes de la Rome impériale allait imposer un décor architectural dont la richesse plastique était aux antipodes de la sobriété recherchée dans l'abbatiale nivernaise⁴⁰.

Les grandes églises auvergnates du XII^e siècle ont souvent été situées dans la postérité de celle-ci. Pourtant, la complexité des échanges artistiques et des filiations conduit à relativiser cette idée. Je n'en prendrai pour exemple que les modillons à copeaux, présents à Saint-Étienne et généralement considérés comme une spécificité auvergnate mais qui, tout au long du XI^e siècle, furent d'un emploi courant dans les monuments de Francie occidentale, d'Ébreuil à Jumièges en passant par Selles-sur-Cher. D'autres parentés entre l'architecture de Saint-Étienne de Nevers et les églises auvergnates, comme la présence à la croisée du transept d'arcs-diaphragmes ajourés d'arcatures, pourraient s'expliquer par l'existence de sources communes et d'intermédiaires dont l'abbatiale d'Ébreuil est probablement un témoin⁴¹. La cathédrale de Clermont-Ferrand, érigée vers

40. Neil Stratford, « Cluny III » et « Les grands chapiteaux de Cluny », dans *Cluny, onze siècles de rayonnement, 910-2010*, Neil Stratford (dir.), Paris, 2010, p. 96-129.

41. Voir note 17.

l'an mil, semble pour sa part avoir été un modèle régional majeur pour le plan des chevets ainsi que pour divers détails constructifs ou décoratifs, dans un milieu marqué par un fort conservatisme. Enfin, *last but not least*, la pénombre qui règne dans les nefs auvergnates dépourvues de clair étage contraste avec la luminosité de l'abbatiale nivernaise. On peut, en revanche, établir un rapprochement entre le massif de façade de Nevers et celui des églises d'Auvergne dont le vestibule est encadré de chapiteaux moulurés rappelant l'ordre toscan⁴².

Saint-Étienne de Nevers apparaît également comme un monument isolé au sein de sa génération. Dans la moyenne vallée de la Loire, seul le chevet de Saint-Benoît-sur-Loire peut lui être comparé par son élévation à trois niveaux comportant une arcature médiane et une rangée de fenêtres hautes ouvertes sous une voûte en berceau s'élevant à quelque 18 m⁴³. Il présente cependant une différence majeure : il est décoré d'un ensemble de chapiteaux ornementaux, figurés et historiés, appelés à connaître une large diffusion dans le Berry et le Bourbonnais. Dans un proche rayon de Nevers, seule l'église Sainte-Croix de Veauce (Allier) fait directement écho à l'architecture de Saint-Étienne, tant par le dessin de son déambulatoire que par la présence de chapiteaux à corbeille lisse de même type que ceux de la nef et, à l'extérieur, celle d'un cordon de billettes contournant les fenêtres (fig. 16)⁴⁴. Certes, le déambulatoire de Veauce est

dépourvu de chapelles rayonnantes et, dans le sanctuaire, les fenêtres hautes et l'arcature médiane sont fusionnées en un seul niveau, mais les techniques de construction, l'esthétique générale et même certains détails de la modénature sont si proches du modèle qu'il est tentant d'attribuer la réalisation de ce petit chef-d'œuvre à l'équipe venue du chantier de Nevers – peut-être à la fin de celui-ci, dans les années 1090. ■



Fig. 16 : Veauce (Allier), église Sainte-Croix, chevet
Cliché de l'auteur

42. Laurence Cabrero-Ravel, « Entre sculpture et modénature : les chapiteaux moulurés des massifs de façade auvergnats », dans *Ex quadris lapidibus. La pierre et sa mise en œuvre dans l'art médiéval. Mélanges d'Histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle*, Yves Gallet (dir.), Turnhout, 2011, p. 175-286.

43. É. Vergnolle, *Saint-Benoît-sur-Loire et la sculpture... op. cit.*, p. 217-273 ; *id. Saint-Benoît-sur-Loire... op. cit.*, p. 179-236.

44. Jacques Henriot, « L'église Sainte-Croix de Veauce », dans *Congrès archéologique de France. Bourbonnais*, 1988, p. 453-464.

Table des matières

- Propos en marge, <i>par Anne-Marie Chagny-Sève</i>	5
- Le bleu dans l'art médiéval, <i>par Michel Pastoureau</i>	7
- Nouveau regard sur Saint-Étienne de Nevers, <i>par Éliane Vergnolle</i>	29
- Église Saint-Pierre de Nevers, <i>par Jacques Moulin</i>	47
- Femmes plurielles dans la Nièvre, <i>par Michaël Boudard</i>	59
- 1944 : la petite guerre des timbres, <i>par Jean-Michel Roudier</i>	71
- Feu le Chêne Babaud, chêne historique des Bertranges, <i>par Élisabeth Franc</i>	81
- Adjugé, vendu ! Dans les coulisses des enchères de l'Hôtel Drouot <i>par Pierre de Becque</i>	93
- Conférences et sorties 2023	111
- Liste des sociétaires au 1^{er} janvier 2024	113
- Note de la trésorière, <i>par Élisabeth Barreau</i>	117